

EXPOSITION

LES ARCHIVES DU RÊVE

UNE SYMPHONIE TRANSCENDANT L'INACHEVÉ

L'univers de l'art graphique est peuplé de toutes les intentions. C'est sur ce crédo ancré que la visite de cette exposition des «Archives du Rêve» présentée à l'Orangerie de Paris et regroupant cent-soixante dessins issus des collections d'Orsay semblait se présenter.



Le dessin a en effet cette image de préparation, d'esquisse, une intention vers un absolu que représente le tableau du Maître. Il porte en lui le labeur de celui qui reproduit et reproduit sans cesse en quête de la quintessence du sujet saisi ou de l'âme qui le sublime. A contrario, il peut signifier aisance et fluidité par la dextérité de son exécution mais souffre parfois de cette image d'inaccompli rejoignant ainsi le vieux peintre dans «Le chef-d'œuvre inconnu» de Balzac qui s'écriait : «*Le dessin n'existe pas !*»
Déjà perçait dans mon esprit de visiteur, cette

idée de symphonie inachevée ou ces livres que George Steiner n'a pas écrits et dont il nous conte fébrilement les récits. Pourtant ce crédo se volatilise tel un dessin au fusain en pénétrant à l'orée de ces archives rassemblées par l'historien de l'art Werner Spies. Au cours de cette exposition, il réunit sous l'étendard du rêve les forces du triptyque d'acteurs qui lui donnent vie : le moi, le monde agissant et les mythes faits d'ombres et d'espoirs qui les transcendent.

Ce voyage, sous le regard d'une muse gardienne d'une passion naissante, commence par l'autportrait.

Se présentent les figures connues, estampes originales de Baudelaire, Courbet ou Millet. «Regarde, me dit-elle» : l'autportrait de Courbet rejaillit de manière encore plus exaltée et intensément vécue que les tableaux du même auteur. Il est vrai que chaque coup de crayon, en particulier ceux creusant les sillons des yeux, traduit plus abruptement cet élan et cette action que sous-tendent ses autportraits peints.

Imprégné d'un visage lourd de souvenirs comme s'il avait mille ans, Baudelaire, «*cette noirceur qui fait de la lumière*», opportune citation d'Hugo reprise dans cette exposition, se représente serein et pénétré. L'homme manie habilement crayon et encre dégageant une esquisse de sphinx prêt à déclamer et mettre en musique les profondeurs de l'âme.



Le voyage se poursuit à la rencontre des activités de l'homme: Architecture, Travail et Histoire.

L'art graphique comme tout art interroge nos modes de représentation du réel, donc notre imaginaire esthétique, social ou politique. En écho, Werner Spies nous invite à découvrir les morceaux d'architecture d'un Henri Provençal ou d'un François Garas idéiste édifiant le temple de la pensée, défiant l'exercice concret des hommes. Ce temple demeurera à jamais prisonnier de ce papier, chose heureuse, pour ceux qui auraient eu à le faire ériger.

On parle ici de ce monde du travail qu'esquisse au fusain Segantini. On parle du labeur de ce paysan fin XIX^e que l'aquarelle/pastel d'un Millet, subtil assemblage de pigments du monde animal et végétal, vient faire figurer. En effet, la dispersion et la faiblesse de la condition de ce pigment, ne tenant que par un liant faite de la rudesse au travail,

vient comme en écho nous rappeler les conditions de vie de ceux que Millet représente.

Tentant de dépasser l'éternité dans laquelle leurs gestes semblent figés, fil conducteur des luttes à mener, surgit l'Histoire.

On retrouve à cette convocation des grands combats du XIX^e, Honoré Daumier féroce caricaturiste des travers d'une France prise d'intenses convulsions, oscillant entre Monarchie orléaniste, République et Second Empire. Autre combattant de «L'Assiette au beurre»⁽¹⁾, Frantisek Kupka, avant d'être ce grand contributeur de l'art abstrait, vient illustrer dans le réel et par un crayon acéré le combat antireligieux et laïc de ce début du XX^e. Walter Spies nous convie enfin, cœur de cette exposition, à revisiter l'intérieur de la terre, retour sur nous-mêmes et au-delà de nous-mêmes, au travers d'expériences oniriques, chimériques et esthétiques. Le

EXPOSITION

graphite porte en lui cette terre de contraste faite d'une dualité ombre et lumière. Fusain et pastel sont faits de cette même matière déliée et fragile que celle des rêves. Ainsi munis de ces outils, les Symbolistes Moreau, Redon, Spilliaert ou Schwabe entrent en scène. Redon nous plonge par ses «Noirs» au cœur de sujets inquiétants (tels «L'œil au pavot» ou «L'araignée souriante») qui trouveraient toute leur place au cœur d'un cauchemar. Tentant de s'en échapper, on emprunte le chemin nébuleux où se confondent terre, mer et ciel tracé par Spilliaert au fusain et pierre noire dans son œuvre «Digue la nuit, reflet de lumière». Mais ce dernier ne nous mène qu'à ouvrir une porte d'où surgiraient les succubes, fatales et envoûtantes figures de Médée ou Salomé que Moreau nous fait revisiter.



Schwabe par son dessin préfigurant la mort et le fossoyeur, déjà mis à l'honneur par le musée d'Orsay lors de l'exposition «l'Ange du Bizarre», vient apporter sa touche achevée à cette symphonie onirique troublée. Mais l'espoir demeure présent. Pandora, figure souvent peinte par les Symbolistes, ne la porte-t-elle pas en la laissant aux hommes une fois tombée la boîte qu'on lui a confiée ? La lumière jaillit aussi de cet univers onirique.

Par une réappropriation des corps, le crayon –expression directe de l'âme– capte les premières sensations, première expression de la matière créatrice dans sa rencontre entre papier et carbone. C'est par ce truchement que vibrent les baigneuses de Renoir, les célèbres danseuses ou certains nus de Degas abondamment représentés dans une variation troublante d'«Après le bain». Plus loin, Cézanne saisit le motif par touche et réassemble ce qui est épars. Ainsi, dans un grand mouvement, formes et paysages présentent une harmonie révélée. La lumière, les blancs du papier délicatement délaissés, au creuset de l'espace originel saisi, et les pigments colorés délayés dans l'eau constituant l'aquarelle en achèvent la fluidité.

Cette exposition, au fil conducteur parfois difficile, prend le rêve pour jonction. Cette expérience est l'occasion d'un fruit mûr pour toute personne voulant se familiariser avec ces arts graphiques dans le secret espoir d'y découvrir plus avant la muse qui l'accompagne. Juché au-dessus des nuages comme le contemplateur du tableau de C.D Friedrich, il faut se rendre aux «Archives du Rêve», en «fermant l'œil de son corps afin de voir par l'œil de son esprit».

Frédéric CARO

*Musée de l'Orangerie : place de la Concorde
Jardin des Tuileries, 75001 Paris :*

Du 26 Mars au 30 Juin 2014, le musée de l'Orangerie a accueilli une sélection de dessins du musée d'Orsay : rarement exposés au public, les dessins de l'institution sont conservés dans le cabinet des dessins du musée du Louvre, dans des boîtes, tels des archives... Ces Archives du Rêve ont ainsi la reconnaissance qu'on leur doit, grâce au regard expert de Werner Spies, commissaire de l'exposition.

(¹) «L'assiette au beurre» est un journal hebdomadaire satirique illustré, français, ouvert aux dessinateurs et sensible aux idées socialistes et anarchistes. La première série parut du 4 avril 1901 au 15 octobre 1912, puis le titre fut repris, à un rythme mensuel, entre 1921 et 1925. Devenu simple supplément, il disparaît en 1936.

«Aucune revue peut-être n'a, autant que L'Assiette au beurre, exprimé une telle symbiose entre violence du message et violence graphique» Michel Dixmier

